

Afin de ralentir la course de leur compatriote Louis Guilloux, les Briochins ont trouvé une solution à la mesure de l'âge qu'aurait aujourd'hui l'auteur du *Sang noir* : cent ans exactement ce 15 janvier. Ils vont le célébrer durant toute cette année 1999. Par tous les moyens artistiques, en tous lieux briochins y compris un Musée du Temps libre Louis Guilloux, sans compter discours et banquets. Et tous s'y sont mis, des conseillers généraux, municipaux, au préfet et au sénateur-maire, sans compter l'Association des Amis et un très nombreux comité de parrainage. Je pense que Guilloux dont je fus - je ne suis plus à une vantardise près - l'ami pour l'avoir connu très jeune (moi très jeune, lui jeune aussi, mais moins). Je pense que Guilloux, son éternelle pipe de merisier à la main, l'œil pétillant, arborerait son fameux sourire en voyant le déploiement de tous ces fastes. À la vérité c'est à la mesure de la nation, pour nous tous, que cet hommage prendra plus de sens encore. Car, il faut le reconnaître, et on ne m'a pas attendu pour le dire : *Le Sang noir*, qui a paru en même temps - trois années d'écart - que *Voyage au bout de la nuit* est un aussi grand livre que le chef-d'œuvre de Céline.

L'écriture n'est pas la même, j'allais vous le dire, mais l'inspiration, la peinture de la guerre de 14 et de son belliqueux « arrière », l'éternelle vacherie des uns, l'éternelle connerie des autres, l'éternelle souffrance des mêmes bons à tuer, on jurerait que les deux auteurs se sont donné le mot. La différence ?

Ils ne viennent pas du même monde. Céline procède de la vaniteuse petite bourgeoisie commerçante, celle qui d'abord compte ses sous et vomit les juifs. Guilloux est fils d'artisan cordonnier (comme ses contemporains exacts Guéhenno et Giono, le beau sujet de thèse !), et prolétaire, il le restera toute sa vie, même dans la compagnie des fastueux amis, Malraux ou Camus, même couronné de fleurs (littéraires)...

La biographie de Guilloux par M. Yves Loisel, publiée comme il se doit par une coopérative bretonne (à Kerangwenn, 29540 Spéret), permet de mieux suivre les pas dans la vie de ce boursier du lycée de Saint-Brieuc qui renonce à sa bourse pour ne pas rompre avec ses copains voués à l'usine ou aux champs. Petits boulots, mauvaise tête, grandes déceptions. Avant de rencontrer à la Bibliothèque municipale l'ami de toute sa vie, Jean Grenier, le futur Professeur d'Albert Camus à Alger et futur auteur des *Iles*. Avant de « monter » à Paris où, avec le même Grenier, un nommé Edmond Lambert, contrôleur des contributions à Saint-Brieuc (un homme prodigieux, l'un de ses maîtres à penser, qui lui révélera Dostoïevski et qui n'a rien écrit), André Chamson, Henri Petit et Georges Duveau - il y en aura d'autres - ils forment les « vorticistes » (de vortex, tourbillon), Rastignacs au petit pied venus de province et ennemis des bruyants et voyants surréalistes parisiens.

Louis est vaguement journaliste à *L'Intran*, plus exactement traducteur de l'anglais (qu'il a appris seul), vaguement secrétaire d'un vague écrivain, vaguement nègre d'André Billy. C'est André Chamson, le premier des vorticistes à se faire connaître (avec son roman *Roux le bandit*), qui l'introduit chez Daniel Halévy, 29, quai de l'Horloge, lequel dirige chez Grasset une fameuse collection, "Les Cahiers Verts". Guilloux prend place dans une autre collection, dirigée par Jean Guéhenno qui reconnaît dans l'auteur de *La Maison du peuple* un autre fils de cordonnier. Ah, les beaux temps du syndicalisme ! Ah, les beaux vilains temps du père Guilloux, militant socialiste dès 1905 ! C'est un peu plus tard, avec *Compagnons*, un petit ouvrage parfait à tous points de vue, que je fais connaissance, de loin, avec un frêle jeune homme qui vient parler de son livre sur la scène d'une salle populaire et que je lui donne mon cœur.

Les ouvrages suivants, *Dossier confidentiel*, *Angelina*, *Hyménée*, publiés par Halévy, je les ai plus ou moins oubliés et je n'ai pas envie de les relire. Je me souviens seulement que, quand en 1935 paraît *Le Sang noir*, je subis le même choc que pour *Le Voyage*... trois ans plus tôt. Le chef-d'œuvre absolu. Pascal Pia m'a raconté combien Guilloux avait eu du mal à le mettre sur pied et combien Malraux, ex-auteur Grasset, l'avait aidé à en débroussailler les pages.

Il taisait, Pascal, sa propre tâche de correcteur d'épreuves. Je pense qu'elle ne dut pas être négligeable.

Guilloux est en effet un auteur profus, amoureux du détail. On s'en est aperçu plus tard avec *Le Pain des Rêves* (mais les souvenirs d'enfance, généralement, portent à la digression), *Le Jeu de Patience*, *Batailles perdues*, pavés faits pour décourager la lecture. Pourquoi ces ouvrages sont-ils en même temps si attachants? C'est un homme sans détours qui vous parle, ce sont, dans la précision des situations, les portraits en mouvement de centaines de personnages, les grandes batailles du siècle qu'il vous narre comme personne.

Guilloux n'est pas romancier, à l'encontre de ce que disent d'éminent universitaires pour qui il aurait renouvelé les règles du genre, mais il est un admirable conteur, un plus admirable chroniqueur. La guerre de 14 (à laquelle il n'a pas participé en raison de la déformation de sa main gauche, mais c'est l'histoire de « l'arrière »), les années du Front Populaire, les honteuses retombées de la guerre d'Espagne sur les Français et, pour l'ensemble, cette grande coulée de souffrance et de fraternité ouvrière qui, depuis les débuts du syndicalisme, parcourt, au milieu des pires catastrophes, le siècle entier, avant de se réduire au filet d'eau d'aujourd'hui, je ne vois pas d'historien qui ait été plus capable de nous la faire revivre.

Né prolétaire, Guilloux n'entendait pas sortir de sa classe. Mais artiste, écrivain, esprit indépendant, il n'entendait pas non plus penser en sectateur de sa classe. Mais artiste, écrivain, esprit indépendant, il n'entendait pas non plus penser en sectateur d'une foi ou d'un parti. Compagnon de route du communisme il le fut, à la manière de beaucoup d'autres mais sans plus. Aragon l'embauche à *Ce Soir* mais ne le fera pas écrire contre Gide qui vient de publier son fameux *Retour...*

Il a été l'invité de Gide pour le voyage en URSS, cela suffit. Il a eu beau revenir, seul avec Schiffrin, un peu précipitamment, en raison, on l'apprendra plus tard, de l'attitude du même Gide à Tiflis, rien n'y fait, il est aussi l'homme de ces fidélités-là.

Tant de choses à dire encore sur lui. Sur ses rapports avec un autre de ses maîtres, le philosophe Georges Palante, son professeur au lycée de Saint-Brieuc, avec qui il s'est brouillé avant de le ressusciter sous les traits de Cripure. Sur l'influence des grands Russes, Tchekhov, Dostoïevski, Tolstoi. Sur sa fin de vie, il faut bien le dire, clochardesque (« Gaston m'a coupé les vivres »), en dépit des honneurs. Sur le désespoir qui avait déjà fondu sur lui avec la Seconde Guerre mondiale et ses horreurs.

« Je mourrai à mon compte » m'avait-il dit à Saint-Brieuc en 1949. Comme toujours, il a tenu parole.